

A helicopter is shown in flight against a dark, twilight sky. The helicopter's searchlight is directed downwards, illuminating a dirt path in a desert landscape. The scene is characterized by warm, low-angle lighting, suggesting the time is either dawn or dusk. The helicopter is positioned in the upper right quadrant of the frame, moving towards the left. The path it illuminates leads from the foreground towards the middle ground, where a small, dark tree stands on the left. The overall mood is mysterious and adventurous.

**Gabriel Urza**

**dans le désert  
du Nevada**



LIANA LEVI



À peine Santi Elcano fait-il ses premiers pas d’avocat commis d’office qu’il est confronté à des réalités qu’aucune fac de droit n’enseigne. La ville de Reno, avec son casino, ses bars, sa situation au milieu du désert du Nevada, se révèle un creuset inépuisable de crimes et délits, et de clients pour lui... Mais a-t-il assez d’expérience quand il se voit confier la défense de Michael Atwood, accusé du meurtre d’une jeune femme? A-t-il l’étoffe pour supporter la pression que cette affaire va exercer sur lui? Pendant que les batailles légales se déroulent au palais de justice, les vraies batailles se livrent dans sa tête. Et c’est huit ans plus tard, quand il reçoit une lettre du condamné, que tout remonte à la surface... Un roman noir troublant.

Gabriel Urza est écrivain et professeur d’écriture créative à l’université de Portland. Avocat pénaliste de formation, il a commencé sa carrière comme avocat commis d’office à Reno, dans le Nevada.

« Un auteur de tout premier ordre. » Tim Johnston

« Saisissant dès les premières pages. » Booklist

« Conteur extrêmement talentueux, Urza propose une vision subversive du thriller judiciaire classique. » CrimeReads (Best Books of 2025)

Gabriel Urza

# Dans le désert du Nevada

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Reignier*



Liana Levi



*Pour Raija*



*Abasourdi, debout devant la cour, j'essayais de comprendre s'il existait un état situé quelque part entre « coupable » et « innocent ». Pourquoi étaient-ce mes deux seules options ? Pourquoi ne pouvais-je pas être « ni l'un ni l'autre » ou « les deux » ?*

*Après un long silence, j'avais fini par lever la tête vers le juge : « Votre honneur, je plaide humain. »*

*Paul Beatty, *Moi contre les États-Unis d'Amérique*  
(trad. Nathalie Bru)*

*Mes accusations contre la justice sont aussi des aveux.  
Vanessa Place, *The Guilt Project**



I<sup>RE</sup> PARTIE

LA SÉLECTION DES JURÉS



*La sélection des jurés, j'ai compris cela tôt dans ma carrière d'avocat commis d'office, est souvent le moment décisif de tout le procès. C'est là que vous, juré – arbitre ultime de la vérité, juge en dernier ressort de la vie et de la mort –, êtes choisi avec tout ce que vous portez en vous : vos préjugés et votre compassion, vos faiblesses et vos forces, votre ignorance et votre sagesse. C'est là aussi que vous me rencontrez pour la première fois, et commencez à vous former une opinion.*

*Quant à moi, avant même ce démarrage en salle d'audience, je me suis convaincu que je vous connaissais. Une semaine plus tôt, le tribunal aura adressé un questionnaire à soixante-cinq jurés potentiels tirés au sort dans les fichiers des permis de conduire et des listes électorales.*

*Qui êtes-vous ? demande en substance ce questionnaire. Quel âge avez-vous, quelle est votre profession ? Avez-vous fait des études, et à quel niveau ? Êtes-vous parent d'un membre des forces de l'ordre ? Avez-vous jamais été arrêté par la police ? Avez-vous, ou une personne de votre entourage, déjà été victime d'un crime ?*

*Le temps que nous nous réunissions pour sélectionner douze d'entre vous, mon enquêteur se sera plongé dans vos réseaux sociaux, aura étudié votre parcours professionnel, passé au crible votre vie. Je sais quelle musique vous aimez, avec qui vous partagez votre quotidien, dans quel quartier de la ville vous habitez. Je me dis que je vous connais.*

*Mais il y a toujours ce frisson lorsque vous êtes invités à vous asseoir dans la salle d'audience ce premier matin du procès, puis que vos noms sont tirés au hasard par le greffier dans un tambour de tirage à l'ancienne, les jurés appelés se levant et quittant les travées du public pour pénétrer dans le prétoire. Vous avez un méchant coup de soleil, ou la gueule de bois, ou bien vous êtes très content d'être ici – de ne pas être au travail, en classe, à la maison. Vous êtes venu sur votre trente-et-un, ou armé d'une liste d'excuses pour être dispensé.*

*Une maladie. Les enfants. De tout cela, je prends note sur mes petites fiches : votre grimace quand votre nom est appelé, l'attention que vous portez aux instructions du juge. J'ajoute des plus et des moins à côté de votre nom, je corrige le score sur votre fiche. C'est une pseudoscience, à peine plus que des suppositions et des stéréotypes. Je prends ces notes parce que j'ai besoin de croire qu'il y a une logique là-dedans, une sorte de processus. Et avoir un processus, c'est avoir le contrôle.*

*Après que le juge vous a souhaité à tous la bienvenue au tribunal et posé quelques questions de routine, vient le tour du procureur. Il va livrer son topo sur le doute raisonnable, le respect de la loi et les preuves circonstancielles. Il est un peu barbant, parce que c'est son rôle. Nous sommes tous ici pour assurer à l'accusé un procès équitable, va-t-il affirmer, ce qui est bien sûr un mensonge. Il vous demandera peut-être si vous comprenez que les preuves circonstancielles sont recevables pour établir la culpabilité de l'accusé – un signe clair qu'il n'est pas parvenu à trouver un seul témoin direct du crime jugé. Pour éclairer la notion de preuve circonstancielle, il vous soumettra à tous les coups ce scénario : C'est le soir, vous vous mettez au lit et il n'y a pas de neige dehors. À votre réveil, l'allée de votre garage est recouverte d'un manteau blanc. Est-il raisonnable de présumer, demandera-t-il, qu'il a neigé au cours de la nuit ? Bien sûr, vous hocherez la tête. Voilà ce qu'il sous-entend : la culpabilité de mon client serait aussi évidente que cette chute de neige nocturne.*

*Quand le procureur en a terminé avec ses questions, vient le tour de l'avocat. Enfin, c'est à moi de vous parler. Je me tiens près des travées du public, séparé par une simple rambarde en bois des soixante jurés potentiels qui ont daigné se présenter aujourd'hui. Quelque part dans ce groupe se trouvent les douze individus qui se verront demander de juger mon client, de décider de sa culpabilité ou de son innocence.*

*Je consulte mes fiches, mais les mots inscrits dessus me paraissent soudain ne plus avoir aucun sens. L'avenir est inconnu, imprévisible. Qui êtes-vous ? me dis-je. J'essaie de sonder vos esprits, mais vous m'êtes devenus indéchiffrables. Êtes-vous vraiment disposés à écouter ma version des faits, à accorder à mon client le bénéfice du doute ?*

La lettre arrive un après-midi glacé d'avril, coincée entre la chemise d'une nouvelle affaire et un rapport d'infraction du Service des probationes et des libérations conditionnelles. Les coins de l'enveloppe sont tordus et un petit peu décolorés, comme si elle avait été trimbalée un moment avant d'être envoyée. Mon nom est tracé au crayon à papier, d'une écriture mal assurée, au-dessus de l'adresse du Bureau de la défense publique du comté de Washoe – où je me trouve, dans le centre de Reno. Dans le coin supérieur gauche figurent le nom de l'expéditeur et un numéro de détenu, aux bons soins de la prison d'État du Nevada.

Cette lettre vient d'un homme dont j'ai peur d'énoncer le nom à voix haute, malgré toutes les années passées. Bien sûr, il avait un nom autrefois: Michael Keith Atwood, alias Mon Ancien Client. Mais au fil des diverses audiences d'appel et de recours en habeas corpus qui ont suivi sa condamnation, il y a longtemps qu'il est devenu pour moi un fantôme. Aujourd'hui, les rares occasions où il refait surface dans un article de presse ou un avis de recours, mon esprit biffe son nom.

Je me souviens de lui, tout de suite, au travers de l'énoncé d'un acte d'accusation lu par une greffière au premier jour d'un procès qui s'est ouvert il y a huit ans. Il est Assassinat – homicide volontaire avec préméditation –, et il est Agression sexuelle. Il est Voies de fait ayant entraîné de graves blessures, et il est Enlèvement avec circonstances aggravantes. Je me

souviens aussi de lui comme d'une série de photos d'autopsie, comme d'un tee-shirt déchiré placé sous scellés dans un dépôt de pièces à convictions, comme d'une odeur de sang séché mêlé au coton et au polyester. Il n'a ni nom, ni visage, car évoquer son nom ou revoir son visage signifierait se rappeler qu'un innocent est en prison.

« S'il meurt là-bas, ce ne sera pas à cause de quelque chose qu'il aura fait », m'a dit un jour C. J. C'était un vendredi soir, quelques semaines avant le début du procès de Michael. Nous avons travaillé tard, les bureaux étaient déserts et silencieux, la grande table de conférence était noyée sous les rapports de police, notes et requêtes de toutes sortes, photos médico-légales marquées pour être versées au dossier comme pièces à conviction. J'avais commencé à ranger mes affaires pour rentrer chez moi, mais C. J. insistait pour rester encore un peu. « Tu connais les données aussi bien que moi. S'il meurt là-bas, ce sera à cause de ce que nous n'aurons pas fait. »

Je frotte quelques instants l'enveloppe entre mes doigts, puis, incapable de me résoudre à l'ouvrir, la pose au coin de ma table à côté de la lampe de lecture. En haut d'une petite bibliothèque, se trouve un buste en plâtre jaunissant représentant une tête d'homme – une ancienne pièce à conviction dont j'ai hérité avec le mobilier de ce bureau. Son regard est fixé sur la lettre. Ses lèvres craquelées semblent presque s'animer pour m'ordonner de penser à Michael Atwood et à tout ce qui va avec lui. La victime. Le juge Bartos. C. J. – où qu'elle puisse être à l'heure actuelle.

Le désert du Nevada, dit-on, est rempli de vieux fantômes. Ses bassins arides regorgent de morts étalés comme des couches de sédiments au fond des vallées. De vies interrompues injustement, ou trop tôt, dans l'angoisse, la panique ou la colère. Mais comment faut-il appeler les fantômes vivants, ceux qui, comme Michael Keith Atwood, sont ensevelis entre

les murs d'une prison et capables d'entrer en contact avec nous par les lignes téléphoniques ou des enveloppes griffonnées au crayon à papier ?

Parce que n'importe quoi me paraît préférable à ouvrir la lettre de Michael, je concentre mon attention sur la pile sans cesse renouvelée des dossiers de mes clients.

Dans les couloirs du Bureau de la défense publique règne cet après-midi l'agitation habituelle – secrétaires et auxiliaires juridiques répondant au téléphone, au travail sur des dossiers, avocats et enquêteurs invitant clients ou témoins à entrer dans leurs bureaux ou en salle de réunion. Je ferme ma porte pour retrouver un peu de calme avant de m'asseoir à l'ordinateur. J'ouvre les pièces qui viennent d'être versées au dossier d'une affaire traitée par la section Grande criminalité du Bureau du procureur du district, et clique sur le fichier d'une vidéo basse résolution des services de police de Reno intitulée « Interrogatoire Gregory Lake ». Dans Center Street, cinq étages sous ma fenêtre, les halos des réverbères qui viennent de s'allumer en bordure de la rivière Truckee se mêlent aux scintillements bleus, roses et violets des enseignes des casinos.

La vidéo s'ouvre sur l'habituelle petite pièce sans fenêtre, meublée d'une table métallique et de deux chaises. Un homme chauve, vêtu d'un costume gris, patiente, une fesse posée au coin de la table. Cette fois c'est l'inspecteur Turner, mais quand ce n'est pas lui c'est Villanueva, ou bien Jones avec son vilain bouc au menton et sa casquette de baseball de flic qui veut jouer les mecs normaux.

Rob Turner est en mode décontracté – décontracté pour lui, s'entend. Son veston est plié sur le dossier de l'une des deux chaises, et il s'est même retroussé les manches. Je l'observe sur l'écran desserrer légèrement le nœud de sa cravate, puis essuyer la sueur qui perle sur son crâne nu d'un revers de main.

Aussitôt que mon client apparaît à l'image, je sais que l'interrogatoire va mal tourner. Greg Lake est un semi-SDF, abonné à la vie en motel, que je défends par intermittence depuis onze ans – depuis qu'il a été estimé apte, à dix-sept ans, à être jugé pour un cambriolage par un tribunal pour adultes. Il est un peu lent à la détente, même quand il n'est pas sous l'emprise de quelque substance, comme si son cerveau n'avait pas terminé de se développer depuis l'adolescence. Là, en tout état de cause, il est défoncé – son regard nerveux, ces petits sursauts bizarres dans sa démarche ne trompent pas –, et je sais donc déjà ce qui va se passer. Aucun risque de surprise avec un flic comme Turner, qui, malgré son caractère peu amène et son agaçant costume-cravate très comme il faut, n'est pas un crétin total.

Je me rappelle que lorsque cela « tourne mal » pour mon client au cours de ces entretiens, pour moi en revanche tout est généralement beaucoup plus simple. Un coup d'œil à la durée totale de la vidéo au bas de l'écran : une heure quarante-quatre minutes – à peu près le temps qu'il faut à un flic du calibre de Turner pour obtenir des aveux en béton, inattaquables. « Rien à défendre », cela veut dire pas de travail à fournir pour une audience préliminaire, pas de recherches de témoins, ni de dépôt de requêtes préalables ou de querelles avec l'accusation sur la recevabilité des preuves. À la place, un quart d'heure de discussion avec le proc pour ficeler le plaider-coupable, dont un peu de marchandage tiède sur la fourchette de peine – et hop, affaire suivante.

Sur la vidéo, Turner serre la main de Greg Lake, et je vois celui-ci pousser un petit rire lorsque le flic l'appelle Gregory. Jamais personne ne l'appelle Gregory. Turner rit lui aussi, comme s'il était dans son camp. Comme un copain de la bande avec laquelle Greg traîne au Gold Dust Inn, ou

autour des machines à sous du casino Cal Neva. Les manches retroussées, décontracté et tout – enfoiré de Turner.

Je n'avais pas revu Greg depuis notre dernière séance ensemble au tribunal, il y a un an : une audience de jugement, pour une simple détention de stupéfiants, où mes cinq minutes de plaidoyer devant le juge Bartos lui ont valu soixante jours à la prison du comté de Washoe. Greg ayant déjà passé un mois en détention provisoire, la réduction de peine automatique pour bonne conduite lui assurait de se retrouver en liberté quelques jours plus tard. Une paille.

« Ne déconne pas, maintenant », lui avais-je dit juste avant qu'un adjoint du shérif ne le fasse sortir de la salle d'audience. Il avait secoué la tête avec le sourire de celui qui pense déjà à déconner de toutes les façons imaginables.

Et comme pour me donner raison : Greg a perdu une dizaine de kilos, tel que je le vois à présent sur la vidéo, et sa maigreur fait ressortir encore davantage ses oreilles trop grandes sur sa tête rasée. Ses gestes sont brusques, fébriles – un effet des amphètes –, ses yeux exorbités, sa parka d'hiver miteuse pend sur ses frêles épaules, et je devine qu'il n'a pas dormi depuis au moins deux jours. À plusieurs reprises il passe son avant-bras en travers de ses lèvres, un geste qui a quelque chose d'obscène.

J'ai vu des centaines de ces interrogatoires et le scénario est toujours le même. Quelle que soit la nature de l'infraction commise par mon client, vol à l'étalage ou meurtre, il vient un moment, assez tôt en général, où l'inspecteur qui mène la discussion lui offre un soda ou propose qu'ils sortent de la salle pour s'en fumer une. C'est comme s'ils savaient tous deux que le manège « gentil flic, méchant flic » ne sert à rien. Le gentil flic fait l'affaire. Il y a quelques années, certains ont été scandalisés d'apprendre que les policiers avaient payé un repas chez Burger King, au cours de son interrogatoire, à un

suprémaciste blanc qui avait assassiné neuf personnes dans une église. Mais les gens ne se rendent pas compte que ce jeune mec a signé sa propre condamnation à mort contre un Whopper, une portion de frites et un Dr Pepper. Du point de vue des flics, huit dollars ce n'est pas cher payé pour les aveux filmés de neuf homicides volontaires avec préméditation.

Sans surprise, aussitôt qu'il est assis en face de Turner, Greg ne tient pas en place. Son genou tressaute sans arrêt sous la table. Il penche la tête d'un côté, puis de l'autre. Turner se renverse sur sa chaise, regarde sa montre comme pour vérifier son timing, puis tend son petit piège tout à fait prévisible.

La formule est simple : café pour les poivrots, excursion au distributeur pour les toxicos. En cas de doute, cigarettes. Avec Greg Lake aujourd'hui, ce sera un soda ou une clope, car voilà ce qu'il faut au speedé à la crystal meth – un Mountain Dew c'est sa kryptonite, une Marlboro sa balle d'argent.

« Bon, c'est parti », dis-je à voix haute dans mon bureau désert. Perché sur sa bibliothèque, le buste en plâtre écaillé et sale de l'homme mort me fixe, lèvres pincées de désapprobation. Il sait qu'à ce stade de ma carrière, je devrais être plutôt blasé. Ne pas m'émouvoir devant cette évidence : Greg Lake est sur le point de parler.

Je m'écarte du bureau, pour ne plus voir le buste du mort, en faisant pivoter mon fauteuil vers la fenêtre. Sur le parking du casino qui se trouve de l'autre côté de la rue, une femme entre deux âges assise au volant d'un break souffle la fumée d'une cigarette par la vitre entrouverte de sa portière. Puis elle se pince l'arête du nez, en inclinant la tête, comme si elle sondait sa mémoire. Quand elle a terminé la cigarette, elle jette le mégot dehors avant de démarrer la voiture et de fermer sa vitre. Elle se frotte les mains – semble attendre quelque chose pour se mettre en route – tandis que derrière elle une petite berline exécute une manœuvre dans l'angle

du parking. Je me demande, brièvement, qui peut être cette femme. Une croupière de black jack? Une barmaid qui vient de terminer son service au Cal Neva? Une touriste qui a passé la journée à jouer de petites mises dans les machines à sous?

Sur la vidéo, Turner se penche en avant et Greg tressaille comme si un ballon gonflable venait d'éclater devant ses yeux.

« Ça va, Gregory? » demande le policier – les haut-parleurs de l'ordinateur rendent sa voix fluette et métallique. Il sort un paquet de Chesterfield de sa poche, en tire une cigarette qu'il glisse entre ses lèvres mais n'allume pas. Greg inspire profondément, en creusant les joues, et s'essuie à nouveau la bouche avec ce geste obscène de l'avant-bras. « Tu voudrais quelque chose? reprend Turner. Une boisson, peut-être? Une clope? »

Aussi prévisible soit ce petit manège, son efficacité est indéniable. Chaque fois que je trouve un de mes clients dans la situation de Greg – en salle d'interrogatoire, acculé, le regard inquiet –, je me dis: *Non, ça ne marchera jamais. C'est trop évident.*

À l'écran, Greg se lève déjà. Il suit Turner vers la porte, sort du champ de la caméra et je me retrouve devant une pièce vide. Je clique pour accélérer le défilement, passer la sortie cigarette, en continuant d'espérer contre toute espérance. *Greg est défoncé, me dis-je malgré moi, mais il n'est pas stupide ou paumé à ce point.* Il connaît la musique.

À son jugement, il y a un an, Greg paraissait plus en forme que je l'avais jamais vu. Il avait les joues roses et ne transpirait pas sous les yeux comme d'ordinaire. Ayant participé aux réunions des Narcotiques Anonymes organisées à la prison, il était arrivé au tribunal avec une feuille de présence et un jeton de trente jours d'abstinence qu'il avait présentés au juge Bartos. *Même moi, j'y avais à moitié cru.* Avant le début de l'audience je lui avais rappelé les règles à suivre, comme

je le fais avec tous mes clients, y compris les abonnés des tribunaux. Regardez le juge droit dans les yeux. N'essayez pas de vous exprimer comme un avocat. Ne le contredisez pas. Et par-dessus tout, *bouclez-la* tant que je ne vous dis pas de parler ! C'est la Règle capitale, que C. J. m'a vrillée dans le crâne pendant ma première année dans le métier.

« Pigé, avait-il dit. Je la boucle. Pigé. »

Si seulement.

Sur la vidéo, je repasse en lecture à vitesse normale quand Turner et Greg reviennent dans la salle d'interrogatoire, et constate que Greg est en train de rire de bon cœur. Il se rassied sur sa chaise et Turner lui donne une tape sur l'épaule en jetant un coup d'œil vers le globe de la caméra, dans l'angle du plafond, comme pour dire : *Ils arrivent, tes aveux, connard d'avocat*. Il s'installe en face de Greg qui boit à la paille une canette de soda verte.

« Ne fais pas ça, Greg, je dis à l'écran de l'ordinateur. Boucle-la, putain ! »

Mais il parle. Bien sûr qu'il parle.

Turner sourit et hoche la tête avec patience. Lancé, Greg se lâche complètement. Il parle de sa famille. Il raconte comment les services sociaux l'ont placé en foyer pendant deux ans, et que ce n'était pas une situation bien drôle. Turner opine. *Bien sûr. Bien sûr.*

« J'ai l'impression que t'as pas eu la vie facile, Gregory, souligne-t-il, pétri de compassion.

– Mec, t'imagines même pas. » Greg incline la tête pour tirer une gorgée de soda sur sa paille. « T'imagines même pas », répète-t-il.

Pendant l'heure que dure leur discussion, je vois par la fenêtre, au-delà des casinos du centre-ville, le soleil descendre derrière les Sierras. La silhouette d'un bosquet de pins de Jeffrey se découpe au sommet d'une crête, sur fond de

nuages embrasés de cuivre et de vermillon. Peu après, il n'y a plus pour illuminer le ciel que les néons criards du casino Eldorado tout proche.

Lorsque Greg a terminé sa première canette, Turner tapote à la porte de la salle d'interrogatoire. Un agent en uniforme passe la tête dans l'entrebâillement, puis reparait une minute plus tard avec une nouvelle canette. Du vrai room service. Et tout ce temps Greg continue de parler. En posant la canette sur la table, Turner embraye l'air de rien sur la fusillade qui a eu lieu, ce soir-là, dans un bar de bikers de la Quatrième Rue. Greg lorgne le soda en répondant « Ouais, ben quoi? », comme s'il s'agissait d'un détail. Turner tire sur la languette de la nouvelle canette, y plonge la paille de la première, puis la pousse vers Greg. Qui ne cesse à aucun moment de jacasser. Entre deux gorgées de Mountain Dew, Greg Lake passe sans s'en rendre compte de « suspect » à « accusé ».

On pourrait s'attendre à ce que mon client, inconscient de ce nouveau statut qui est le sien, se sente trahi ou éprouve une certaine colère lorsque, au terme de leur conversation, Turner annonce: « Tu comprends, Gregory, que je dois maintenant te mettre en état d'arrestation le temps que nous tirions tout cela au clair? » On pourrait croire que, voyant des agents en uniforme entrer dans la pièce pour lui passer les menottes, mon client se rende enfin compte de son erreur, et tente de faire machine arrière. On se tromperait.

J'arrête la vidéo car je connais la suite. Un technicien de la police scientifique va récupérer la paille, les canettes et le mégot de cigarette, qui livreront des traces d'ADN analysables sans que Turner et ses collègues aient à se farcir la procédure d'obtention d'un mandat. Ils vont ensuite ordonner à Greg de se tenir debout pour prendre des photos de sa tête, de son corps, de ses ongles et de ses vêtements. Le crime ayant

été perpétré avec une arme à feu, un technicien va glisser les mains de Greg dans des sachets en papier kraft, qu'il fixera autour de ses poignets avec du gros ruban adhésif, pour préserver les traces de résidus de tir peut-être encore présentes sur ses doigts. Greg sera ensuite fiché et écroué, déshabillé, fouillé et désinfecté. Et c'est ainsi que nos chemins – celui de Greg Lake et le mien – seront amenés à se croiser une fois de plus.

Au cours d'une première comparution organisée en visioconférence dans les soixante-douze prochaines heures, un juge lui lira des chefs d'accusation qu'il ne comprendra pas et fixera un montant de caution qu'il ne sera pas en mesure de payer. On lui attribuera un avocat commis d'office (moi) et une date d'audience préliminaire. Dans une semaine, nous aurons notre premier entretien en tête à tête. Ce sera l'occasion de lui expliquer à quel point il est dans la merde. Je lui préciserai que l'homme sur lequel il a tiré, dix jours auparavant, en plein épisode psychotique sous méthamphétamine, est mort là-bas, sur le sol de ce bar minable du centre de Reno. Je l'informerai aussi qu'un autre homme, un témoin innocent de la scène atteint par une balle perdue, se trouve encore à l'hôpital, les intestins perforés par un fragment d'acier, et qu'il risque de mourir de septicémie, auquel cas le procureur devra modifier la plainte pour y ajouter un second chef d'inculpation pour meurtre.

Il est vingt heures passées lorsque je rentre à la maison. Rosa est déjà couchée et Sarah somnole sur le canapé devant la télévision. Par terre, devant elle, sont étalées les pages de plusieurs articles universitaires, couvertes de notes manuscrites à l'encre bleue et de coups de surligneur jaune. Elle doit intervenir, le mois prochain, à un colloque sur la conquête de l'Ouest, et elle ne cesse de remettre à plus tard la rédaction d'un papier qu'elle a prévu d'intituler « Le pillage du "Silver State"<sup>1</sup>: Exploitation des mines et disparition des territoires indigènes à la création de l'État du Nevada ». Les bips électroniques du micro-ondes que j'ai mis en marche l'arrachent à sa torpeur.

« Pas de problème, Santi, dit-elle en se levant du canapé. Elle n'a pleuré qu'une demi-heure avant de réussir à s'endormir. »

J'ouvre la bouche pour m'excuser, mais elle m'adresse un signe las de la main et part en bâillant vers la chambre.

Les soirs comme ce soir, au terme des journées moroses qui suivent les vacances de Pâques – et surtout, peut-être, après avoir regardé une vidéo comme celle des aveux de Greg Lake –, la morte vient parfois me rendre visite. Je sens son fantôme se tendre vers moi à travers les huit années passées pendant que je réchauffe mon dîner. Pendant que je défais ma cravate et range ma veste de costume sur un cintre avec

---

1. L'État d'argent: le surnom du Nevada. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

la demi-douzaine d'autres que je possède, dans la penderie de la chambre. J'attends que la sensation passe, mais même quand Sarah est endormie, même après le journal de fin de soirée, la femme disparue est toujours avec moi.

Je me glisse hors du lit et sors dans le couloir, ouvre sans bruit le placard voisin de la chambre de Rosa pour y prendre un vieux jean et des chaussures de randonnée. Je reste un moment dans l'embrasement de la porte de ma fille, écoutant le ronron de la pompe à air de son aquarium. Le halo ténu de la veilleuse me permet de distinguer les contours de sa petite silhouette, sous la couette, cernée de pandas, de licornes et de koalas en peluche. Je sens l'odeur aigre de ses vêtements jetés en boule sur la commode. J'entends à présent sa respiration paisible.

Sur le rebord de la fenêtre, à côté de son lit, elle a installé l'un de ses petits autels personnels : un éventail de figurines en plastique alignées avec une méticulosité religieuse. Cette image éveille quelque chose en moi, le souvenir d'un rite ancien, et je porte les doigts à mon front, puis à mon sternum, puis de chaque côté de ma poitrine. Un fond de catéchisme dont je n'ai jamais pu me défaire, même si j'ai arrêté à treize ans de recevoir la communion. Concentré comme je le suis sur la respiration de ma fille dans l'obscurité, il me semble que cette fonction la plus élémentaire, la plus instinctive, marque elle-même le tempo de ma prière : *un deux trois quatre, un deux trois quatre*. Je ferme la porte de la chambre et bats en retraite par l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, et jusqu'au garage, accompagné par la voix de ma grand-mère murmurant en espagnol cette vieille prière sans écho. *Padre*. Respiration. *Hijo*. Respiration. *Espíritu Santo*. Respiration. *Amén*.

Une odeur lourde de carton humide et d'huile de moteur imprègne le garage, et quand j'en relève la porte l'air frais de la nuit s'y engouffre avec la lueur jaune des lampadaires. Je

débraye, puis desserre le frein à main pour glisser en silence sur l'allée jusqu'à la chaussée. Je braque pour engager le pick-up dans la rue, puis, une fois éloigné de la maison, tourne la clé de contact.

Lancé sur la route, je m'enfonce pendant un quart d'heure dans le désert du Nevada, les lumières de la ville, des casinos du centre, disparaissant peu à peu dans le rétroviseur derrière la masse sombre de la plaine. Je dépasse les campements de mobile-homes et quelques fermes isolées, longe un petit lotissement récent de maisons stuquées et de clôtures préfabriquées qui grignote la colline. Il y a quelques années que je ne suis pas revenu ici et j'ai un peu de mal, pendant une minute, à m'orienter sur les nouvelles routes. Bientôt, toutefois, le bitume disparaît et je roule sur une piste au-devant de laquelle je reconnais la silhouette sombre et imposante d'un château d'eau. Je le contourne et les roues du pick-up dérapent sur la caillasse quand j'accélère pour grimper un ancien chemin de mine raviné par les pluies.

Au sommet de la pente, le chemin s'aplanit et devient plus lisse. Les gravillons crépitent sous le châssis et les phares illuminent soudain d'énormes excavatrices et pelleteuses qui se dressent dans l'obscurité comme des créatures préhistoriques. Des parcelles constructibles ont été taillées au flanc de la colline, délimitées par des fanions fluorescents plantés dans le sol. Je ralentis pour arrêter le pick-up à l'extrémité du futur lotissement et les phares se posent sur une pente couverte de buissons à lapin et de bromes, de tiges jaunes de seigle sauvage et de doigts sombres de sarcobates. Quand je descends du véhicule, les parfums lourds du désert d'altitude m'envahissent les narines et le froid me fait frissonner. Entre les odeurs de poussière et de végétation, j'en cherche quelques instants une autre, plus fuyante et obscure.

Cet élan familial, l'aspiration à prier, me saisit à nouveau, mais au lieu d'y céder je déniche une vieille cigarette dans un paquet oublié au fond de la boîte à gants. Je m'adosse à la portière du pick-up, la vitre baissée derrière moi, et j'écoute les cliquetis de refroidissement du moteur, le métal qui se contracte. Peu à peu, mes yeux s'accoutumant à l'obscurité, le relief du désert se précise : les lourdes épaules de la montagne, les massifs noirs de genévriers dans les hauteurs. Je fume la cigarette jusqu'au filtre avant de l'écraser sous le talon de ma chaussure.

Je remonte d'un bon pas un petit ravin jusqu'à une corniche de basalte en saillie au flanc de la colline. Éteignant ma torche électrique, je m'accroupis et saisis un peu de terre que je frotte entre le pouce et l'index. Rhyolite et siltite, grès, granit et ardoise.

Ici, je sens la présence de la morte. Tout ce qu'a été sa vie. Son enfance dans le quartier de Southwest Reno, son engagement dans l'équipe de volley de son lycée, le trajet qu'elle faisait chaque jour pour aller exercer le métier d'assistante médicale qu'elle aimait tant. Son mariage, au parc régional de Bartley Ranch, où la neige a pris tout le monde par surprise. L'accouchement difficile de son fils à l'hôpital Saint Mary's la nuit d'une élection présidentielle. Tout cela est étalé sur la terre autour de moi.

Pour finir, je m'adresse à elle. Anna Weston.

« Hé ! je lance à mi-voix dans l'air nocturne. Êtes-vous encore là ? »

Les circuits de mon cerveau perturbés par la bouffée de nicotine éventée qui me monte encore à la tête, je trébucher sur les premiers mots. Et puis ils viennent, prenant appui les uns sur les autres, pour lui raconter ce que je ne m'auto-rise même pas à regarder en face. Ces pensées. Ces actes. Ces omissions.

Je me suis construit un mur, depuis mon tout premier jour en tant qu'avocat commis d'office, qui dit : Ferme ta gueule. *Cierra la maldita boca*, comme ma grand-mère me murmurait à l'église. C'était aussi le principe cardinal de C. J., sa règle d'or et son premier commandement, réunis en une seule injonction.

Cette nuit pourtant, je l'ignore. Je parle à la morte de la lettre toujours close restée sur mon bureau. Je lui parle de Greg Lake, de son interrogatoire face à Turner. Et je ressens aussi le besoin d'expliquer *pourquoi* je me confesse ainsi devant elle. J'admets avoir vu quelque chose, l'espace d'un instant, dans les aveux de Greg, comme dans tous les enregistrements de centaines d'autres interrogatoires. Ces petites gentilles du policier – offrir une canette, fermer les yeux sur un tic nerveux : elles permettent que quelque chose se produise. Il piège son suspect, bien sûr. Mais, d'une certaine manière, il lui porte aussi secours. Ces gestes de bonté ouvrent en lui une veine cachée, comme une veine d'argent au flanc de la montagne, d'où jaillissent ses instincts les plus élémentaires : le déni, la colère et le simple désir de survivre, de préserver sa propre existence. Mais en même temps, l'espace d'un moment – malgré la perpétuité que ses aveux lui vaudront presque à coup sûr –, il est saisi par autre chose. Une légèreté. Une sorte de grâce, peut-être, ou un début d'expiation.

Une formule juridique me vient à l'esprit : *corpus delicti*.

C'est un principe que j'ai appris en fac de droit, une expression latine qui se traduit par «le corps du délit». Voici sa signification : un accusé ne peut être condamné sur la seule base de ses aveux ; il doit exister une preuve matérielle de la réalité du crime. Au sens le plus littéral de l'expression, il faut qu'il y ait un corps.

Et c'est peut-être pour cela que je décide de m'épancher cette nuit devant la morte : faute de corps, faute de preuve

matérielle sûre. En sachant que mes paroles seules ne me mettront pas en danger, que je peux être à la fois coupable et à l'abri de toute poursuite. Personne ne veut croire que Michael Atwood est en prison pour la simple raison que C. J. et moi n'avons pas été à la hauteur. Personne ne veut croire les propos d'un meurtrier condamné.

Le froid de la nuit se rappelle à moi. Je tire le paquet de ma poche de veste, le secoue pour en faire sortir sa dernière cigarette. Je craque une allumette : la chaleur et la lumière qui emplissent le creux de mes mains créent, l'espace d'un instant, un monde à l'intérieur du monde. Je jette l'allumette consumée dans la poussière en tirant profondément sur la cigarette. Je craque une seconde allumette, puis une autre encore.

En ville, quelque part au-delà des collines, ma fille respire les rythmes inconscients du sommeil sur son petit lit couvert d'animaux en peluche et de livres pour enfants. Je me baisse à nouveau pour saisir un peu de terre : elle est sèche et froide et âpre entre mes doigts. Je parle à la morte, peinant à lui expliquer Michael Atwood, l'homme qui est en prison pour son meurtre, et la lettre de lui qui m'attend au bureau.

« Êtes-vous là ? dis-je à voix haute. M'entendez-vous ? »

2<sup>E</sup> PARTIE

LE RÉQUISITOIRE ET LA PLAIDOIRIE  
D'INTRODUCTION



*La sélection achevée, lorsque le greffier a appelé votre nom – après que vous avez avancé vos raisons d’être excusé, après que vous avez téléphoné à votre conjoint, à la crèche ou à votre employeur pour les informer que vous êtes retenu au tribunal à faire votre devoir –, vous voilà invité à gravir trois petites marches pour prendre place, en compagnie de onze inconnus, dans les fauteuils en sapin fatigués du banc des jurés.*

*Dès lors, vous commencez à scruter avec attention la scène et ses acteurs. Le juge, sur son estrade, dont la robe de magistrat en polyester noir présente sur la poitrine une discrète tache de café. Le procureur, à la table de l’accusation, penché sur un carton d’archives rempli de requêtes, de profils de témoins, de listes de questions et de copies de l’ensemble des documents liés à l’affaire. À la table de la défense, je relis une dernière fois les notes de ma plaidoirie d’introduction. Enfin, à cette même table, un peu dissimulé derrière moi, presque perdu au milieu de l’agitation de la matinée, seul individu qui semble n’avoir rien à faire, est assis : l’accusé. Il jette des coups d’œil anxieux autour de lui, en essayant de se rappeler les instructions qui lui ont été données – où regarder et ne pas regarder, quoi faire et ne pas faire de ses mains, ce que sa posture, son sourire ou son absence de sourire pourrait vous dire, à vous le juré, de sa culpabilité ou de son innocence.*

*Quand le greffier a terminé la lecture formelle des chefs d’accusation, le procureur se lève, un classeur à onglets entre les mains. Il prend tout son temps pour boutonner sa veste, puis saisit le pupitre qui est au centre du prétoire pour l’installer en face du banc des jurés – comme s’il réaménageait son salon, en quelque sorte, car il cherche à instaurer une atmosphère à la fois conviviale et bienséante. Il ouvre son carnet de procès, prend une profonde inspiration et marque une pause pour l’effet. Cela fonctionne toujours : les jurés se penchent*

*en avant, le public dans les travées se tait. Le procureur peut alors commencer à parler.*

*Le réquisitoire et la plaidoirie d'introduction sont tout simplement des promesses. Des promesses adressées à vous, le juré, sur les preuves que chaque partie présentera au cours du procès, les témoignages qui seront entendus, et comment ces éléments mèneront logiquement à confirmer la culpabilité de l'accusé, ou au contraire à le disculper.*

*Le procureur égrène ses promesses. Sur l'écran de la salle d'audience, il affiche des photographies, des frises chronologiques et des textes de loi. Vous découvrez toute une galerie de personnages que vous apprendrez bientôt à connaître intimement : les accusés, les témoins, les victimes.*

*« Les preuves montreront..., affirme-t-il en faisant défiler les diapositives de sa présentation PowerPoint. Les preuves montreront. »*

*Quand il a terminé, il prend de nouveau son temps pour rassembler ses notes et refermer son classeur avant de retourner à sa table.*

*À moi de jouer maintenant.*

*Je commence sur un ton à la fois grave et familier – après tout, nous nous sommes déjà parlé pendant la sélection des jurés. Les images dont j'entame la projection sur l'écran sont presque identiques à celles du procureur, mais mes promesses viennent contredire, d'une certaine manière, les siennes.*

*« Les preuves montreront..., dis-je. Les preuves montreront. »*

*Restez sur vos gardes, jurés. Dès à présent, ce qui vous est présenté comme un fait avéré n'est le plus souvent que pure conjecture. On vous indique déjà qui croire, on vous demande d'ignorer les exigences de la loi au profit de quelque chose d'inexprimable : des peurs, des préjugés, des désirs. La question que l'on vous pose déjà n'est pas Qui croyez-vous ?, mais bien Qui voulez-vous croire ?*

J'avais tout juste vingt-cinq ans quand j'ai décroché ce premier emploi, peu après avoir quitté la fac de droit: avocat commis d'office débutant au Bureau de la défense publique du comté de Washoe. Après sept années d'éloignement pour mes études, j'étais revenu à Reno depuis à peine trois mois – juste le temps de réviser et passer avec succès l'examen d'entrée au barreau du Nevada. Le temps de me rendre compte que la ville avait beaucoup changé en mon absence. Un an plus tôt, mes parents avaient déménagé pour s'installer, à l'autre bout du pays, près de la famille de ma mère. La plupart de mes amis du lycée étaient partis travailler ailleurs, ou étaient mariés, ou bien s'étaient simplement volatilisés. Reno elle-même ne se ressemblait plus: de vastes pans de désert, tout autour de la ville, étaient scarifiés par des projets de lotissements abandonnés depuis l'effondrement du marché immobilier, tandis que dans le centre, d'anciens casinos avaient été hâtivement reconvertis en résidences haut de gamme.

Mon tout premier jour de travail, la réceptionniste, une dame volumineuse assise derrière une vitre pare-balles, ne se donna même pas la peine de me saluer quand je me présentai dans le hall du Bureau de la défense publique. En réponse au « Bonjour! » enjoué que je lui adressai, elle leva brièvement les yeux de son écran d'ordinateur, puis tendit un index boudiné vers un bouton. Un bourdonnement sonore

s'éleva de la porte d'accès aux bureaux, aussitôt suivi par un *clac* mécanique tout aussi bruyant. Je restai planté à ma place, à regarder bêtement la porte, jusqu'à ce que le bourdonnement cesse et qu'un nouveau claquement verrouille la serrure. La réceptionniste poussa un soupir audible à travers la vitre qui nous séparait, puis tapota celle-ci avec un stylo à bille.

« Je m'appelle Santi », dis-je. Elle, c'était Joanne – je m'en souvenais, car nous avions brièvement fait connaissance, une semaine plus tôt, lorsque j'étais venu pour mon entretien avec le directeur du bureau, Pat Russo. « Je dois prendre mes fonctions aujourd'hui... »

– Je sais bien, dit-elle d'un air agacé. Tirez la porte, bon sang, quand je vous ouvre ! »

Elle rappuya sur le bouton, et cette fois je réagis de façon appropriée. Côté Joanne de la vitre blindée, sa radio débitait à plein volume une publicité pour un vendeur de lingots d'or, une voix masculine soulignant la hausse historique des métaux précieux, et leur facilité d'utilisation dans une économie postapocalyptique.

« Bon, venez par ici », dit-elle en quittant son siège.

Elle s'engagea dans un couloir bordé de box cloisonnés. En la suivant, je vis trois ou quatre auxiliaires juridiques lever les yeux vers moi avec un petit sourire aux lèvres, l'air de dire que nous vivions tous la même bonne blague, et me lancer un clin d'œil avant de replonger dans leurs écrans et leurs dossiers.

« Vous reprenez la charge de travail de Melissa », dit Joanne en s'arrêtant devant l'une des portes fermées qui cernaient le quadrillage des box à cloisons.

Je hochai la tête, faisant mine de comprendre, comme si on m'avait déjà expliqué qui était Melissa ou en quoi pouvait consister sa charge de travail. Ce que Joanne ne précisait pas,

et que Pat Russo s'était bien gardé de m'expliquer pendant mon entretien la semaine précédente, c'était *pourquoi* j'héritais des dossiers de ladite Melissa. Après douze années de service au Bureau de la défense publique, elle avait perdu sa licence d'avocate. De nombreux clients s'étaient plaints d'elle, d'abord auprès de Pat, puis, comme rien ne changeait, à l'ordre des avocats du Nevada. J'ignorais aussi qu'elle avait divorcé quelque temps plus tôt, puis perdu la garde de ses deux enfants. Je glanerais ces infos plus tard, par bribes, au travers de potins entendus dans l'ascenseur ou à la fin des réunions d'équipe, par des détails que je relèverais aussi dans certains dossiers, ainsi qu'en bavardant avec le personnel du palais de justice.

Joanne examina les multiples clés d'un épais trousseau avant d'en sélectionner une et de déverrouiller la porte. « Pat vous demande de l'excuser pour le bazar, dit-elle sans que sa voix ne trahisse l'ombre d'un regret. Nous avons envoyé une demande pour qu'on vienne faire le ménage, mais bon. »

Elle poussa la porte sur une pièce exiguë où se serraient un petit bureau imitation bois, un fauteuil de travail et deux chaises en plastique. Contre un mur, les étagères d'une bibliothèque chétive ployaient sous les bouquins. J'aperçus un tome broché des *Lois du Nevada (version révisée)*, et divers ouvrages sur des sujets liés à ma nouvelle profession : *Stratégies de défense pour les affaires de conduite en état d'ivresse*, *Considérations essentielles sur l'enquête criminelle*, *Les erreurs de base dans la collecte des preuves médico-légales*, ou encore *Contre la défense pénale*. Posés comme un haïku sur l'étagère du bas, il y avait aussi trois livres pour enfants à couverture rigide.

En face, un grand panneau de liège était couvert de cartes de visite et de brochures pour des centres de désintoxication, des hôpitaux psychiatriques et des experts médico-légaux, au milieu desquelles on avait aussi épinglé les menus à emporter

d'une pizzeria et d'un restaurant thaï du quartier. Je m'avançai jusqu'à l'étroite fenêtre au fond de la pièce. Elle offrait une vue plongeante, du cinquième étage où nous nous trouvions, sur une petite portion du centre de Reno. De l'autre côté de Center Street, devant la bibliothèque municipale, une demi-douzaine de personnes d'allure peu engageante attendaient l'ouverture de l'établissement, qui n'aurait lieu qu'une demi-heure plus tard. Sur le banc d'un arrêt de bus, une adolescente assise sur les genoux d'un homme fumait une cigarette.

« Vous pouvez admirer le palais de justice, au moins », observa Joanne.

Dans le coin inférieur de la fenêtre, en effet, entre le parking d'un casino et le balcon d'un motel à la semaine, j'apercevais une colonne de la façade de calcaire jaunie du palais de justice.

« Vous n'avez rien de programmé là-bas avant jeudi », précisa Joanne en posant sur le bureau un planning hebdomadaire. Elle désigna un classeur à tiroirs trapu blotti dans un angle de la pièce. « Tous vos dossiers sont là-dedans, si vous voulez commencer à vous y mettre. » Et là-dessus, avant que j'aie pu poser une seule des mille questions qui me venaient à l'esprit – *Il y a quoi dans un dossier ? Jeudi, c'est quoi qui est prévu ? Qui va m'expliquer comment être avocat ?* –, elle disparut dans le couloir en refermant la porte sur elle.

Je m'assis au bureau et scrutai le planning laissé par Joanne : un méli-mélo de dates et d'horaires, de numéros de salles d'audience et de dossiers, de types d'audiences et de noms de famille. Dans le couloir, derrière le battant, j'entendais des téléphones sonner, des conversations étouffées, les bourdonnements et les cliquetis d'une photocopieuse. Dans la colonne du rôle d'audience de jeudi, il y avait mon nom, S. Elcano, à côté de la mention « Neuvième section », suivi par quatre patronymes : Hernandez, Jacobi, Isner, Walton.

Je fus tout à coup saisi par le besoin de faire des listes. De dresser l'inventaire, en particulier, de toutes les choses que je ne connaissais pas et me promettais d'étudier au plus vite. Ouvrant le tiroir supérieur du bureau en quête d'un stylo, j'y découvris, pêle-mêle, des trombones argentés, une poignée de pastilles pour la gorge, deux flacons vides d'ibuprofène et un petit bloc de Post-it cornés. Sur la première feuille était écrit au crayon : *Prendre Eliza gym 18 h 30.*

En fermant le tiroir, je scrutai la pièce à la recherche d'autres traces de son ancienne occupante. Mon regard s'arrêta sur une sorte de sphère gris clair, de la taille d'un ballon de volley, en partie dissimulée par une pile d'anciens numéros de la revue du barreau américain, posée au sommet de la petite bibliothèque. Je plissai les yeux, essayant de deviner de quoi il s'agissait, puis résolu d'approcher une chaise des étagères et de grimper dessus pour élucider le mystère. Ce fut seulement en retournant l'objet que je compris à quoi j'avais affaire.

Les joues de plâtre étaient un peu affaissées – par l'âge, sans doute, ou peut-être au contraire par un reste de rondeur enfantine. Aux coins des paupières, de fines rides suggéraient un léger plissement des yeux, comme si l'homme souriait ou fixait quelque chose avec attention. Les lèvres charnues et boudeuses surmontaient un cou massif comme un gigot. À l'arrière du crâne, trois pastilles rondes de la taille d'une pièce de dix cents, de couleurs différentes et numérotées, indiquaient des blessures d'entrée de balles.

On pouvait imaginer ce buste de plâtre avec des cheveux longs, des sourcils épilés et du fond de teint. Quand je l'attrapai pour le descendre sur le bureau, le contact de ce visage de plâtre – ses courbes, ses creux entre mes mains – me sembla étrangement familier, à la fois intime et impersonnel.

Quels événements avaient pu amener le propriétaire de cette tête à cet instant figé où trois projectiles métalliques

avaient pénétré son cerveau ? Et par conséquent : qui pouvait lui avoir ainsi ôté la vie ? Ces questions m'amenaient petit à petit à comprendre pourquoi ce buste particulier avait été laissé ici, dans ce bureau particulier : ma prédécesseure avait été l'avocate de son meurtrier.

*Qui es-tu ?* voulais-je lui demander. *Comment tout cela est-il arrivé ?*

Je retournai le buste entre mes mains, cherchant une information quelconque sur l'identité de l'homme. Il n'y avait ni référence de dossier, ni date, ni numéro de pièce à conviction. Un seul mot – *Washington* – avait été gravé en italiques dans le plâtre, à la base du cou. Il pouvait correspondre à bien des choses : le nom du sculpteur, la ville où le buste avait été moulé, le nom du mort bien sûr, ou encore celui de la personne accusée de son meurtre.

« À tout le monde, je demande un an, avait précisé Pat la semaine précédente, après m'avoir fait son offre. Vous n'avez pas à me promettre de rester ici trente ans, et vous ne serez pas radié du barreau si vous jetez l'éponge au bout de huit jours. Mais si vous prenez ce poste, j'ai besoin que vous vous engagiez pour un an. »

Sur le moment, je n'avais pas vu matière à hésitation. Outre le salaire régulier qu'il m'assurait, cet emploi me paraissait infiniment plus intéressant que de rédiger des notes juridiques et de facturer par tranches de six minutes dans un cabinet spécialisé en droit civil. La seule chose à faire était de hocher la tête en répondant : « Oui, bien sûr. » Mais à présent, je sentais qu'un minuteur réglé sur « un an » indiquait déjà « trois cent soixante-quatre jours, sept heures, dix-neuf minutes ».

Laissant le buste au coin du bureau, j'allai ouvrir un tiroir du classeur métallique. Il contenait des dizaines de chemises cartonnées beiges comme j'en avais aperçues dehors sur les

tables des secrétaires. Leurs épaisseurs étaient variables – de celle d'un crayon à papier à celle d'une bible, les plus volumineuses débordant de documents.

Piochant au hasard, j'en saisis une plutôt épaisse. Sur la couverture, l'étiquette imprimée à l'ordinateur annonçait: «Collins, Steven. COUPS ET BLESSURES / GRAVES SÉQUELLES PHYSIQUES, TROIS FAITS DE RECEL DE BIENS VOLÉS.» À l'intérieur, le premier document visible était une note d'une demi-page adressée par l'«Avocat désigné» à «Mon remplaçant». En un court paragraphe, elle exposait les éléments importants de l'affaire – deux bouteilles de whisky Canadian Club, un canif, un ex-petit ami, trois témoins oculaires indépendants, une expertise psychiatrique –, et résumait les audiences qui avaient déjà eu lieu pour ce dossier. Bien que datée d'une quinzaine de jours seulement, elle me fit l'impression d'un message venu d'outre-tombe. Après sa signature, Melissa Tardiff avait ajouté deux mots qui me parurent de mauvais augure: *bonne chance*.

Dans la liasse des documents médicaux, un rapport du chirurgien des urgences recensait les diverses blessures, infligées au couteau dans le flanc gauche et le dos de la victime, qui avaient valu à celle-ci un pneumothorax traumatique, une grave hémorragie interne, et environ quatre-vingts points de suture.

Une enveloppe, plus loin dans le dossier, renfermait une douzaine de photographies sur papier brillant. Sur la première, la veste de l'homme attaqué venait d'être découpée aux ciseaux d'urgence; des tampons de gaze et des seringues usagées étaient visibles sur deux tablettes en inox à côté du lit d'hôpital. L'ouverture de la veste laissait apparaître un tatouage bleu pâle – un prénom de femme – qui couvrait l'omoplate, traversé par une plaie déchiquetée longue comme mon index. Sur la photo suivante, les doigts gantés de

bleu du chirurgien écartaient les bords de la blessure, révélant un canyon de muscles et de graisse de cinq centimètres de profondeur.

Je fermai le dossier et le posai sur un coin du bureau. Derrière la porte, deux hommes passaient dans le couloir en riant. Le classeur à tiroirs se dressait devant moi dans le coin de la pièce, inquiétant, bourré de dizaines d'autres affaires comme celle que je venais de découvrir. L'une après l'autre les couvertures des chemises du tiroir supérieur déroulaient une litanie de chefs d'accusation :

INCENDIE VOLONTAIRE (AGGRAVÉ)  
DÉTENTION DE STUPÉFIANTS / TRAFIC  
CAMBRIOLAGE  
DÉTENTION DE STUPÉFIANTS (DEUX FAITS)  
ÉMISSION DE CHÈQUES SANS PROVISION  
CAMBRIOLAGE  
CAMBRIOLAGE (DEUX FAITS)  
CAMBRIOLAGE  
DÉTENTION DE STUPÉFIANTS / TRAFIC

Le classeur me paraissait grossir, acquérir la présence d'une personne de chair et de sang dans la pièce, avec sa chaleur interne, sa propre respiration.

Je me tournai vers mon seul compagnon dans cet espace chargé de forces obscures. Au coin du bureau, la tête en plâtre de Washington me toisait avec un sourire ambigu, à la fois amusé et inquiet.

\*\*\*

J'étais assis au bureau de Melissa Tardiff depuis cinq heures, épluchant les dossiers du tiroir supérieur du classeur, lorsque les cris d'un homme, devant l'immeuble, attirèrent mon attention.

Je gagnai l'étroite fenêtre pour voir ce qui se passait. Jeudi me semblait bien proche, pour ne pas dire menaçant, et en scrutant la rue cinq étages en contrebas, je tentai de me remémorer l'unique semestre de « Procès simulé » que j'avais suivi dans mon parcours étudiant, afin de retrouver les expressions formelles traditionnelles qu'on nous avait appris à utiliser en audience.

« Plaise à la cour, dis-je à la fenêtre. J'implore l'indulgence de la cour. »

À l'angle de Center Street, un homme torse nu, avec une couronne de cheveux blancs hirsutes autour du crâne, marchait en direction de deux ados assis sur le banc de l'arrêt de bus. L'un d'eux avait un skateboard qu'il faisait aller et venir distraitemment sous son pied, ils se passaient à tour de rôle une cigarette, et ils ne semblèrent remarquer le vieil homme que lorsqu'il arriva à leur hauteur. Il traînait derrière lui un gros sac-poubelle noir et parlait tout seul, apparemment engagé dans une vive dispute à sens unique avec un interlocuteur invisible. Soudain il se retourna et pointa un index accusateur vers le trottoir désert. L'ado au skate dit quelque chose à son copain, puis jeta d'une pichenette la cigarette allumée vers le vieux, qui frota aussitôt avec vigueur la jambe de son pantalon là où il avait été touché. Il se relança dans son monologue exalté pendant que les deux garçons se levaient en rigolant et partaient vers la rivière.

De l'autre côté de la rue, je remarquai un homme – chauve – en costume et une femme vêtue d'un pantalon noir et d'un chemisier. Eux aussi regardaient le vieux fou, qui fixait à présent son attention sur le panneau STOP du carrefour. J'éprouvai un instant une étrange impression de triangulation : moi observant ces deux personnes qui observaient le clochard. L'homme chauve se pencha vers la femme pour lui dire quelque chose, puis ils traversèrent ensemble la

chaussée pour venir dans ma direction, le chauve poursuivant alors vers l'entrée de l'immeuble tandis que la femme bifurquait vers le carrefour.

Une certaine fébrilité m'envahit quand je compris que la femme se rapprochait de l'homme torse nu concentré sur son panneau STOP. Elle s'arrêta et posa une main sur son épaule. Il fit volte-face, le regard halluciné, et eut un mouvement de recul. La femme se mit à parler, essayant de le calmer. Je la vis ouvrir son sac à main, fouiller à l'intérieur, puis tirer deux cigarettes d'un paquet. Elle les glissa ensemble entre ses lèvres, les alluma, et en tendit une au vieil homme. Il la considéra quelques instants avec méfiance, avant d'accepter l'offrande.

Ils restèrent ainsi un moment, à fumer, puis l'homme se pencha vers elle pour dire quelque chose. Elle rit et lui répondit. *Que peut-elle bien avoir à lui raconter ?* me demandai-je. Tout à coup elle pivota, le bras tendu, pour désigner l'immeuble, et le vieux bonhomme délirant suivit son doigt jusqu'à la fenêtre de mon bureau.

Quelques minutes après, un voyant rouge se mit à clignoter sur mon téléphone. Je décrochai et reconnus la voix nasillarde de Joanne au bout du fil : « J'ai un M. Milan, ici, qui souhaiterait vous voir. » Elle semblait avoir du mal à se retenir de rire. « Il a l'air *très* impatient de vous parler. »

Je consultai le planning qu'elle m'avait donné le matin même : alors que les noms de plusieurs avocats étaient inscrits à côté des créneaux horaires de la colonne « RV clients », le mien n'y apparaissait pas.

« A-t-il rendez-vous ? » demandai-je.

Joanne s'esclaffa. « Je suis à peu près sûre que non. » En arrière-plan, j'entendis une autre femme éclater de rire, puis une voix masculine éraillée qui prononçait mon nom. Me

levant, je fis le tour du bureau en tirant sur le fil de l'appareil pour atteindre la fenêtre. Il n'y avait personne sur le trottoir où se trouvait un peu plus tôt le vieil homme torse nu.

« M. Milan... » J'hésitai, ne sachant trop comment formuler ma question. « M. Milan porte-t-il une chemise ? »

Joanne lâcha un grognement d'hilarité.

« Non, il n'a pas de chemise, dit-elle, visiblement ravie par la question.

– Il n'a pas de chemise, répétais-je.

– Dois-je le faire patienter en salle de réunion ?

– Très bien. »

En raccrochant, je regardai stupidement la porte close qui me mènerait au couloir et à la salle où M. Milan allait m'attendre.

Je tirai du classeur une chemise dont l'onglet indiquait « Milan, Joseph M. ». À l'intérieur, une évaluation psychiatrique, datée d'une quinzaine de jours, posait un diagnostic de schizophrénie aiguë et concluait toutefois que M. Milan, « bien qu'il présente plusieurs formes de délires classiques (surveillance gouvernementale, tendance à inventer des mots ou des constructions grammaticales, etc.) », comprenait la nature des poursuites engagées contre lui, était en mesure de collaborer avec son avocat pour sa défense, et était par conséquent apte à comparaître. *Comment un homme qui invente son propre langage peut-il être déclaré apte à comparaître ?*

J'entendis tout à coup M. Milan brailler mon nom dans le hall. Je décrochai le téléphone pour rappeler Joanne.

« Hmm, fis-je, à vrai dire je ne pense pas avoir le temps de rencontrer M. Milan cet après-midi. Pourriez-vous lui proposer de reprogrammer cette rencontre ?

– Un instant, je vous prie. » Couvrant le combiné de sa paume, Joanne parla à quelqu'un, puis s'esclaffa à nouveau. « Sans problème, dit-elle en revenant à moi. Je fais en sorte qu'il vous rappelle. »

Je doutais que M. Milan rappelle jamais de lui-même, mais mon objectif, dans l'immédiat, était d'éviter de me donner en spectacle dès mon premier jour.

*Et s'il refuse de s'en aller ? pensai-je. Ça se fait, d'appeler la police contre son propre client ?*

Dans le hall, le vieil homme continuait de protester. J'essayai de me souvenir du cours de déontologie juridique que j'avais suivi au printemps – le devoir de sincérité, les conflits d'intérêts, l'obligation de séparer fonds des clients et caisse du cabinet... Jamais, j'en étais certain, nous n'avions abordé le cas de M. Milan.

\*\*\*

Je terminais de parcourir le dernier dossier du classeur à tiroirs de Melissa Tardiff quand le bruit de l'aspirateur d'un agent d'entretien se glissa sous la porte du bureau. Il était presque dix-neuf heures. Je me mis debout pour deux minutes d'assouplissements.

Je n'avais pu m'empêcher de faire quelques calculs. La charge de travail dont j'héritais comptait quatre-vingt-trois clients. L'éventail des méfaits qui leur valait aux uns et aux autres d'être poursuivis en justice couvrait toute la gamme – du plus ordinaire (conduite sans permis, détention de marijuana, vol à l'étalage) au plus glaçant (enlèvement dans le projet de commettre un assassinat), en passant par l'absurde (violences avec un objet contondant dangereux : godemiché en verre). En additionnant les peines de prison que ces quatre-vingt-trois clients encouraient, j'avais découvert que le classeur renfermait 1411 années de vie humaine.

La dose de caféine et de stress accumulée dans mon corps tout au long de la journée semblait remonter vers mes

extrémités: mes doigts tremblaient bizarrement, mon cœur battait comme une pièce de monnaie trimballée dans un sèche-linge. Je me mis à plat ventre sur la moquette rêche pour m'obliger à faire vingt pompes. J'étais au milieu d'une seconde série lorsque quelqu'un frappa à la porte. Je pensais qu'il s'agissait de l'agent d'entretien étonné de voir la lumière encore allumée dans le bureau, mais en tirant le battant je découvris devant moi la femme que j'avais aperçue dehors, dans l'après-midi, parlant à M. Milan sur le trottoir.

« Ne me dis pas que tu travailles déjà tard ? » demanda-t-elle de but en blanc.

Le feu aux joues, encore essoufflé par mes pompes, je fus soudain saisi par la peur absurde qu'elle s'imagine que j'étais en train de me masturber. Elle pencha la tête pour regarder derrière mon épaule, essayant peut-être d'apercevoir la vidéo érotique sur mon écran, et parut déçue de ne trouver que les quatre-vingt-trois dossiers posés au petit bonheur sur toutes les surfaces horizontales de la pièce: le bureau, le dessus du classeur, les deux chaises, et par terre.

« J'essaie de me faire une idée du travail qui m'attend », dis-je avec un grand geste du bras en direction de ce spectacle, comme si je lui présentais quelque vallée enchantée.

Elle hocha la tête, avec une petite moue, l'air de se demander si elle avait envie de poursuivre la conversation. Ses cheveux châtain cuivré étaient striés de gris et attachés derrière sa nuque en un chignon impeccable. Elle avait le visage allongé, et ses yeux verts se plissaient d'une manière qui m'empêchait de bien estimer son âge. La quarantaine ? La cinquantaine ?

« C. J., dit-elle en me tendant la main. On t'a parlé de moi ? »

J'avais un vague souvenir de Pat, à la fin de notre entretien la semaine précédente, évoquant le fait que je travaillerais en

tandem avec quelqu'un qui s'appelait C. J. – et du gloussement de Joanne en réaction à cette précision.

« Pas vraiment », répondis-je.

Elle hocha de nouveau la tête, l'air mi-figue, mi-raisin. Avec n'importe qui d'autre, ces moments de silence auraient pu être gênants, mais C. J., derrière son apparente sécheresse, dégageait une tranquillité qui me mettait à l'aise.

« Je suis ta collègue à la Neuvième section, expliqua-t-elle. Le juge Bartos. T'as entendu parler de lui ? »

– Je... Je suis avocat depuis une semaine, avouai-je.

– Ah merde. Tu connais rien à rien, alors ? »

Elle rit, pas de façon inamicale, et me fit signe de m'écartier pour s'avancer dans le bureau. Par la fenêtre, au-delà de son épaule, je vis la lumière s'allumer dans une chambre d'un motel à la semaine de l'autre côté de la rue, et la silhouette d'un homme qui buvait un verre d'eau. C. J. saisit une pile de dossiers sur une des deux chaises visiteur et la posa sans façon par terre. Elle retroussa les manches de son chemisier blanc amidonné sur ses coudes avant de s'asseoir.

« Niveau déco, tu sais y faire », dit-elle en se renversant en arrière pour balayer du regard le capharnaüm.

Je passai derrière le bureau pour m'asseoir en face d'elle dans le fauteuil de Melissa Tardiff. Des notes adhésives jaunes dépassaient de rapports de police et d'un certain nombre de pages du recueil des *Lois du Nevada (version révisée)* que j'avais trouvé dans les étagères. Les yeux de C. J. se posèrent un instant sur *Tout ce qu'il faut savoir sur le droit pénal*, un manuel de cinquante pages que j'avais récemment commandé en ligne, avant de se fixer sur la sphère opaque de la tête en plâtre qui nous contemplait du haut de la bibliothèque où je l'avais reperchée.

« À peu près tout ce qui est ici vient de ma prédécesseure, expliquai-je.

– Melissa.

– Ouais. Vous... tu la connaissais?»

Elle contempla un moment les lumières du centre-ville, derrière moi, avec une moue qui exprimait peut-être de la nostalgie, ou de la lassitude.

«Bien sûr. Elle était à la Neuvième section avec moi. Comme toi. Nous avons travaillé ensemble sept ans.»

Je commençais enfin à comprendre la raison de sa présence ici. Elle voulait prendre la mesure de son nouveau binôme, voir un peu qui elle devrait se coller l'année à venir – à supposer que je respecte mes engagements envers Pat.

«Bon, reprit-elle. Tu es dans ce bureau depuis, quoi... douze heures? Que dirais-tu de lâcher l'affaire et qu'on aille se prendre un verre quelque part?»

Depuis onze de ces douze heures, l'idée de sortir boire une bière me tentait. Je me demandais cependant si C. J. me faisait passer une sorte de test, soit de mon rapport à l'alcool, soit de mon éthique professionnelle.

«Je ne dirais pas non. Mais j'ai quatre affaires jeudi et...

– Hernandez, Isner et compagnie, ouais, m'interrompt-elle. Je m'en occupe. On t'enverra au feu la semaine prochaine. Et puis...» Elle désigna le recueil de lois annoté que j'avais consulté bien des fois dans la journée. «Tu sais que cette édition est périmée depuis quatre ans, tout de même?»

Nous longeâmes cinq pâtés de maisons, depuis le bureau, jusqu'à l'Over Under, un petit bar coincé entre une épicerie latino ouverte H24 et un cabinet d'expert-comptable à l'abandon. L'endroit possédait une table de billard et une cible de fléchettes, les murs étaient tapissés de flyers pour des concerts, et ses poutres apparentes auraient pu avoir un côté branché si elles n'avaient été parsemées de-ci, de-là, de bouts d'isolant en plastique rose agrafés dans le bois. C. J. salua par

son prénom la barmaid, une femme au tournant de la cinquantaine, aux bras et aux épaules couverts de tatouages, qui avait un paquet de cigarettes menthol coincé dans la bretelle de sa brassière de sport. J'avais l'impression désagréable de faire tache – nous étions les deux seuls clients en tenue de bureau, ou même à porter des chemises à manches longues –, mais C. J. n'avait pas l'air gênée pour un sou et salua du menton une table de bikers au fond de la salle.

« Dans les bars de ce quartier, t'as soit des avocats, soit des clients, dit-elle comme si elle avait deviné le fil de mes pensées. Personnellement je préfère les clients. »

Je vis la barmaid cracher par terre en se dirigeant vers les pompes à bière, puis commencer à remplir deux pintes sans attendre que nous ayons commandé.

« Bon, et toi ? relança C. J. Qu'est-ce que t'es venu faire par ici, alors ?

– Ici ?

– Ouais. *Ici*.

– Je... Je ne sais pas exactement, j'avoue. Reno, parce que j'ai grandi dans cette ville. Et j'y ai encore deux ou trois amis. Le Bureau de la défense publique parce que... Difficile à dire. J'ai envie de... tu sais, *d'aider* les gens ? »

C. J. haussa les sourcils. Je me rendis compte de la banalité de ma réponse.

« Et puis au moins, le boulot a l'air intéressant », ajoutai-je.

Elle rit, brièvement – et retrouva aussitôt son sérieux. Pat, cela m'avait marqué, avait fait exactement la même chose, deux fois, au cours de notre entretien la semaine précédente. Je me demandais si c'était un comportement acquis, une technique que j'adopterais moi-même un jour.

« Intéressant, répéta-t-elle, jetant un œil à une notification de SMS qui apparaissait sur son téléphone. Hmm, ouais. Le boulot est intéressant, on peut dire ça. »

La barmaid posa les pintes devant nous sur le comptoir. Nous nous installâmes sur des tabourets hauts.

« Et puis ? demandai-je.

– Et puis quoi ?

– *Toi*, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je ne savais pas qu'il y aurait un contre-interrogatoire. »

Elle but une gorgée de bière, peut-être pour se donner du temps, avant de se mettre à parler.

Elle s'était d'abord plantée coup sur coup dans deux universités renommées, puis une troisième fois dans une petite université publique, me raconta-t-elle, avant de réussir à décrocher un diplôme d'études générales, dans une école d'État du Wyoming, qui lui avait remis le pied à l'étrier. Mais elle avait travaillé cinq ans comme barmaid, à San Diego, avant de poser sa candidature dans une fac de droit. Enfin elle avait abouti à Reno sur un coup de dés – un ami de sa famille qui lui avait proposé de la loger gratis pendant qu'elle étudiait pour le barreau.

« C'était la première année que Pat était directeur du Bureau de la défense publique, poursuivit-elle avec un léger sourire, peut-être nostalgique. Quand le Conseil du comté l'a nommé au poste, quatre avocats ont présenté leur démission. De braves garçons qui refusaient de bosser sous les ordres d'un pédé, tu vois. Moi, par contre, ça m'a valu d'être embauchée, ainsi que deux autres collègues qui ne sont plus dans la maison aujourd'hui. »

Sa grossièreté me faisait grimacer malgré moi.

« Ce n'est pas ma façon de penser, tu comprends ? précisa-t-elle. Mais pour la vulgarité, faudra t'habituer. Si tu restes dans le métier tu vas en entendre ! Et d'à peu près tout le monde.

– C'était il y a combien de temps ?

– Ça fera seize ans en juillet ». Elle haussa les épaules avant de répondre à la question que je n'avais pas posée. « C'est

le dicton chez nous. Soit tu restes trois ans, soit tu en restes trente.»

Une heure plus tard, j'étais agréablement pompette et m'opposais sans grande conviction à C. J. au sujet du programme de jeudi. J'essayais d'expliquer que je pouvais être prêt pour les quatre audiences des clients inscrits à mon planning. En mon for intérieur, je n'avais aucune envie de m'en charger, je ne pensais même pas en être capable, mais je me disais que c'était une sorte d'épreuve, une occasion de plonger de bonne heure dans le grand bain. Sans doute parce qu'elle sentait que je n'étais pas très sincère, C. J. réagit à ma proposition avec une pointe de brusquerie.

«Te tracasse pas, dit-elle en signifiant d'un geste à la barmaid d'apporter l'addition. Dans un mois, tu me supplieras de te prendre des dossiers.»

La barmaid fit non de la main et attrapa le paquet de cigarettes sous sa bretelle pour s'en fumer une. C. J. tira d'une pince argentée un billet de vingt dollars qu'elle glissa sous l'une des pintes vides.

«Comme je disais, souligna-t-elle, ici c'est un bar de clients.»

Dehors, l'air automnal frisquet me fouetta les sens. La brise mordait à travers la toile trop légère de mon pantalon.

«Ce matin, dis-je, je t'ai vue dans la rue parler avec un type bizarre qui s'est avéré être un de mes clients. Milan. Tu le connais?

– Depuis dix ans, je crois, répondit-elle tandis que nous repartions vers les néons du centre de Reno. C'est un abonné. Il passe par chez nous tous les deux-trois mois, quand il arrête de prendre ses médocs. Il n'est pas violent, le plus souvent.»

Elle ne parut pas étonnée lorsque je reconnus que Milan s'était présenté à la réception, dans l'après-midi, et que j'avais demandé à Joanne de m'éviter cette rencontre. Nous passions

devant l'enseigne clignotante d'un club de striptease, après laquelle venait le halo fluo d'une supérette.

« C'est moi qui ai eu cette idée, dit-elle. Joanne et moi avons parié. Pour voir si tu le recevrais ou pas. »

Nous marchâmes en silence un moment.

« Et donc ? demandai-je.

– Quoi ?

– T'as gagné ? »

C.J. eut ce sourire bien à elle que j'allais finir par connaître par cœur – un sourire qui ne laissait rien paraître, ne livrait aucune information et aucune émotion. Me saluant de la main, elle bifurqua subitement vers une rue transversale, et je vis les feux orange de sa voiture clignoter quand elle en déverrouilla les portières.

« À jeudi au palais de justice ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Les audiences commencent à neuf heures tapantes. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *The Silver State*

Copyright © 2025 by Gabriel Urza

« This edition published by arrangement with Little, Brown and Company, an  
imprint of Hachette Book Group, New York, New York, USA.

All rights reserved. »

© 2026, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement  
de systèmes d'intelligence artificielle.*

*La fouille de textes et de données est interdite conformément  
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.*

Couverture : D. Hoch

Photo : © Dave Stamboulis/Alamy

Cette édition électronique du livre *Dans le désert du Nevada* de Gabriel Urza  
a été réalisée en avril 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1257-5)

ISBN ePDF: 979-10-349-1259-9